8 septembre 1990 N° 24

ENFANCE ET SAINTETÉ

Bulletin de l'Association des Amis d'Anne de Guigné

Sommaire

Les petits enfants et l'oraison..... 1
« Ce petit Christ qui est au milieu de nous... »..... 6
Mes maîtres : les enfants..... 8
Des nouvelles d'Anne..... 9
Le coin des livres..... 12

Nous connaissons tous Sœur Jeanne d'Arc et ses remarquables traductions du Nouveau Testament. Rappelons sa Concordance *française ainsi que la traduction des quatre Évangiles dans l'édition bilingue* (Les Belles Lettres) *couronnée par l'Académie française. Sœur Jeanne d'Arc avait écrit, il y a plusieurs années, dans les* Cahiers sur l'Oraison*, une étude qui rejoint les buts poursuivis par* Enfance et Sainteté *et apporte une heureuse contribution à notre recherche. Nous nous réjouissons d'en faire profiter nos lecteurs.*

Les petits enfants et l'oraison

La grâce est en nous une participation à la nature divine : elle nous fait vivre de la vie même de Dieu. Pour vivre pleinement selon cette vie au-dessus de notre nature, il faut qu'à tout l'organisme des vertus surnaturelles, morales et théologales, ce clavier dont nous jouons nous-mêmes, s'ajoutent ces aptitudes appelées dons du Saint-Esprit, qui nous permettent d'être menés directement par l'Esprit-Saint. Ces dons sont comme des antennes grâce auxquelles nous captons les impulsions très ténues et délicates qui nous viennent de la part de Dieu.

Tout baptisé les possède, mais les dons n'interviennent pas également chez tous, loin de là. Ils entrent en œuvre, même chez les tièdes, aux moments très difficiles, par exemple si la gloire de Dieu est en jeu, lorsque nous avons à témoigner de notre foi : « Quand on vous livrera, ne cherchez pas avec inquiétude comment parler... ce que vous aurez à dire vous sera donné sur le moment, car ce n'est pas vous qui parlerez, c'est l'Esprit de votre Père qui parlera en vous » (Mt

ISSN 0760-8934

40, 19-20).

En dehors de ces circonstances exceptionnelles, certaines personnes sont plus spécialement sous le régime habituel des dons. Ce sont surtout les âmes très saintes, très avancées dans les voies de Dieu, chez qui les passions sont tellement bien réglées et pacifiées que rien ne fait plus en elles obstacle à l'Esprit qui les mène où il veut.

Il y a encore une autre époque privilégiée pour le libre jeu des dons, mais dans la vie de beaucoup de chrétiens, elle passe trop souvent inaperçue : avant l'âge de raison, les enfants sont fréquemment sous l'emprise de l'Esprit-Saint. L'organisme des vertus en eux n'a pas atteint le niveau de son plein exercice : il leur manque encore la complète liberté du jugement, la possibilité d'apprécier la valeur objective de chaque action, mais ils sont dans la grâce neuve de leur baptême et Dieu lui-même peut œuvrer facilement en leur âme. L'Esprit les pousse alors et leur donne d'agir selon cette vie divine qu'ils ont reçue, si bien que leur jugement spirituel, leur goût des choses de Dieu, leur compréhension, l'ouverture de leur intelligence et de leur cœur, sont infiniment plus avancés dans l'ordre surnaturel que dans l'ordre naturel.

Quand ils seront arrivés à l'âge de raison, il leur faudra exercer patiemment, fortement et longuement toutes les vertus avant de retrouver cette familiarité avec le surnaturel, cette intuition des choses de Dieu, cette prompte docilité à la grâce que, tout petits, ils avaient si spontanément.

Un âge privilégié d'intimité avec Dieu

Les petits enfants mus par le Saint-Esprit ont souvent une facilité singulière pour l'oraison. C'est un âge privilégié pour cette intimité simple avec le Seigneur. Plus tard, en pleine activité scolaire, quand tout leur intérêt sera tourné vers le monde extérieur à découvrir et à transformer, ce sera une autre affaire. Chez des petits baptisés, élevés dans des familles vraiment chrétiennes, je crois pouvoir affirmer qu'entre cinq et sept ans, la grande majorité des enfants sont capables d'oraison, l'aiment et s'y trouvent bien.

D'où vient que cette assertion étonne des parents ou des éducateurs, chrétiens pourtant, et attentifs aux enfants ?

D'abord, il peut arriver qu'en réalité les enfants s'adonnent à l'oraison sans en savoir le nom. Il se disent : « Je vais me cacher derrière le grand rideau, pour penser un tout petit peu à Jésus. » Et les parents ne s'en doutent guère. Il n'est pas si rare de glaner des souvenirs de ce genre dans des confidences d'adultes, lorsqu'on essaie de les initier à l'oraison : « Au fond, c'est déjà ce que je faisais quand j'avais sept ans : je grimpais tout en haut du grand cèdre, pour avoir la

paix, et pour être plus près de Jésus ; et je restais longtemps là-haut, simplement contente d'être près de lui... »

La responsabilité des adultes

Mais, en fait, beaucoup ne font pas oraison : il y en a, sans doute, qui y seraient réfractaires, mais le plus souvent c'est la faute des grandes personnes. Cette vieille dame me racontait : « Lorsque j'étais petite, j'aurais passé de longs moments à la chapelle, avec Notre-Seigneur. Et toujours la maîtresse me pourchassait : "Ne reste pas comme cela à ne rien faire, il ne faut pas flâner à l'église, ce n'est pas poli pour le Bon Dieu !" »[sic]. Et elle concluait un peu tristement : « Si on m'avait laissé faire, il y aurait peut-être eu moins de bêtises dans ma vie et je n'aurais pas tant de difficultés maintenant à essayer de faire oraison. »

Sans aller jusqu'à ce cas limite, si on vous demandait d'aider une petite fille de six ans à faire une retraite pour préparer sa première communion, ne commenceriez-vous pas par chercher à quoi vous allez l'*occuper* ?

En général, c'est le principal souci. On pense d'abord à lui faire revoir son catéchisme ; puis on fait provision d'histoires, de découpages, de coloriages, toute une accumulation de distractions pieuses... et au moment où elle devra prier, on lui soufflera des prières, peut-être même lui fera-ton apprendre des "actes" avant et après la communion – on s'efforcera de meubler le temps. Et toutes les possibilités d'oraison, de silence, d'intimité qui existent, certainement, dans cette âme resteront latentes, enfouies [...].

Que certains procédés soient inévitables lorsqu'on a la charge d'une classe nombreuse, de tout un patronage qu'il faut mener ensemble, c'est évident. Mais dans une famille chrétienne, mais dans chaque cas où l'on a la possibilité de s'occuper personnellement des enfants, il faut être attentif à ne pas éteindre l'Esprit (1 Th 5,19).

Il n'est pas en notre pouvoir de donner à un enfant le goût et l'attrait de l'oraison. Mais – même s'il nous paraît un petit étourdi – commençons toujours par penser que cette virtualité peut exister en lui et faisons attention à n'y pas mettre d'obstacle, et à aider son épanouissement en favorisant la liberté, la docilité aux impulsions divines.

Que faut-il pour cela ? La première condition est de se défaire d'un certain rationalisme, et de croire en vérité à la grâce du baptême et de l'intimité divine chez les petits enfants. Et puis, il faut avoir soi-même l'estime, et une certaine expérience de l'oraison.

Alors, on sentira spontanément qu'au lieu de chercher à "occuper" le plus possible l'enfant pendant une retraite, pendant le temps de la prière, il faut au

contraire le désoccuper, lui faire découvrir la valeur du silence, de la présence, de l'offrande, de la foi.

N'employons que des mots qu'ils connaissent

Les petits enfants comprennent si bien cela, dès qu'on le leur explique avec des mots à eux :

« Quand quelqu'un te fait cadeau d'une boîte de chocolats, tu lui offres tout de suite un chocolat pour le remercier : le Bon Dieu nous donne tous les jours, toute notre journée et toute notre nuit ; il faut Lui offrir tous les jours un petit moment de notre temps, où on ne fait rien d'autre que de penser à Lui et de rester près de Lui. »

« Te souviens-tu, quand ton papa est rentré après ce long voyage, tu es restée assise tout près de lui, si contente de le revoir que tu ne disais rien ? On peut aussi être si contente d'être près de Jésus qu'on n'a pas besoin de parler. »

« C'est vrai que quelquefois on s'ennuie un peu quand on veut prier. Mais cela n'a pas d'importance. Ça prouve seulement qu'on est bête de s'ennuyer quand Jésus est là. Il ne faut surtout pas s'en aller, mais simplement lui demander pardon d'être si bête, et rester près de lui parce qu'on L'aime. Et puis, on peut toujours Lui dire qu'on L'aime, et le répéter, tout doucement, tout bas... »

« Quand ton papa a un travail difficile, il te dit : "Ne fais pas de bruit pour que je puisse travailler". C'est pareil dans ton cœur ; quand tu fais du bruit, quand tu parles ou quand tu penses à autre chose, tu gênes le Bon Dieu qui veut te donner Sa grâce. »

Laissons l'enfant à sa spontanéité

Il faut laisser l'enfant à sa spontanéité, ne pas s'étonner si parfois sa prière ressemble à celle du jongleur de Notre-Dame. Cette grande fille, intelligente et affectueuse, mais gravement handicapée par une extrême instabilité, était restée un quart d'heure à la chapelle : « Voilà comment j'ai fait : il n'y avait personne, je me suis agenouillée à toutes les places l'une après l'autre, pour dire à Jésus que je L'aimais de toutes les places ! Et comme cela, j'ai prié très longtemps. »

Il vaut mieux ne pas fixer d'avance la durée, mais laisser l'enfant libre de finir sa prière quand il lui plaît. Si nous en avons la possibilité, préparons-le doucement à l'oraison, en créant une atmosphère de recueillement et de désir. Mais ensuite, sachons nous effacer.

Peut-être qu'aujourd'hui deux minutes représenteront le maximum dont il est capable. Ne faisons pas de réflexion, n'insistons pas. Peut-être aurons-nous une surprise dans l'autre sens.

Je pense à ce petit garçon de sept ans, vif argent. Sa mère affirmait qu'il lui était impossible de fixer son attention plus de trente secondes. Nous allons ensemble à la chapelle, à petits pas, en parlant du Bon Dieu, de Son amour et de Sa grâce ; en entrant, je lui dis : « Tu n'as qu'à me toucher le bras dès que tu voudras partir ». Je pensais qu'au bout des trente secondes annoncées, mon bonhomme allait s'agiter. Non. Le temps passait, et il était toujours plongé dans un recueillement profond. Vingt minutes plus tard, c'est moi qui, appelée par un devoir urgent, ai dû, la première, avec quel regret, donner le signal du départ.

Respectons l'âme de l'enfant

L'oraison est par excellence chose strictement personnelle. Il est souhaitable que dans une famille chrétienne, dans une pension religieuse, tout la favorise ; on peut la suggérer, la rappeler, il n'est pas question de l'imposer, ni de la contrôler.

Respectons profondément l'âme de l'enfant et l'œuvre du Saint-Esprit en lui ; évitons de poser trop de questions, sachons protéger son secret, et le mystère de l'intimité. En face d'un enfant qui a ainsi une vie de prière personnelle, demandons au Seigneur de nous donner un tact spirituel affiné : comme tout enfant, celui-ci a besoin d'être encouragé, guidé, soutenu ; mais ce domaine où il est mené par le Saint-Esprit ne nous appartient pas. L'oraison développe la personnalité surnaturelle et aiguise le sens de l'inviolabilité de la conscience.

Elle exige aussi une nourriture substantielle : quand nous parlons des choses de Dieu à ce petit enfant, n'en restons pas au plan des historiettes ; il est bon, sans doute, qu'il connaisse les enfances des saints, des traits touchants et facilement imitables. Mais bien souvent, il sera beaucoup plus avide de l'essentiel, des grandes vérités de la foi, qui l'aideront davantage à se plonger en Dieu.

Oui, les petits enfants, s'ils ne conceptualisent pas, comprennent beaucoup plus de choses que les adultes ne croient ; il faut surtout faire attention – car leur vocabulaire est restreint – à n'employer que des mots qu'ils connaissent. Et alors ils comprennent très bien et leur intuition des choses de Dieu va infiniment plus loin que les mots.

Si vous ne devenez comme de petits enfants...

Les enfants mettent leur foi en pratique avec une générosité qui nous confond. Elle avait bien compris, cette petite fille de six ans qui avait passé plus de trois quarts d'heure à la chapelle : « Tu as prié tout le temps ? – J'ai commencé par dire ma prière. Et puis quand j'ai eu fini, je me suis tue pour laisser le bon Dieu travailler dans mon cœur. »

Et celui-là – il venait d'avoir six ans – était resté une demi-heure assis devant

le Saint-Sacrement, en balançant très fort les jambes. En sortant, il avoua : « J'avais bien envie d'aller me promener, mais je suis resté près de lui pour lui faire plaisir ».

Et cette autre, cinq ans et demi, me disait : « Expliquez-moi le Saint-Esprit ». Comment trouver des mots assez purs pour parler du Saint-Esprit à cette âme limpide ? J'ai essayé de lui dire les mots mêmes dictés par le Saint-Esprit, le texte de saint Paul : « Dieu le Père a mis en nous l'Esprit de son Fils qui dit Père » (Ga 4,6). Il n'y a là aucun mot qu'elle ne puisse comprendre, j'ai seulement supprimé abba, le terme araméen. Après un instant de réflexion, elle dit : « C'est beau ». Puis après un long moment de silence : « Encore ». Et je repris : « Dieu le Père... ». Plusieurs fois elle recommença avec l'admirable sérieux des petits enfants : « Encore ». Si je voulais changer ou expliquer, elle interrompait : « Encore la même chose. » Et je redisais le même texte dont elle ne se lassait pas.

Le soir, elle prolongea son oraison : « J'écoutais – pas avec mes oreilles, mais dans mon cœur – l'Esprit du Fils qui en moi dit : Père ».

Les petits enfants ne sont-ils pas nos maîtres en matière d'oraison ?

Sœur Jeanne d'Arc

« Ce petit Christ qui est au milieu de nous... »

Emmanuel Mounier, cruellement éprouvé par la débilité profonde de sa fille aînée, Françoise, se tient debout, devant son berceau, comme devant la Présence eucharistique, au tabernacle. Et voici ce qu'il écrit à son épouse, le 20 mars 1940 :

« Quel sens aurait tout cela si notre petite gosse n'était qu'un morceau de chair abîmée on ne sait où, un peu de vie accidentée, et non pas cette blanche petite hostie qui nous dépasse tous, une infinité de mystère et d'amour qui nous éblouirait si nous le voyions face à face ; si chaque coup plus dur n'était une élévation nouvelle qui, chaque fois, quand notre cœur commence à être habitué, adapté au coup précédent, est une nouvelle question d'amour. Tu entends cette pauvre petite voix suppliante de tous les enfants martyrs dans le cœur du monde et ce regret d'avoir perdu leur enfance au cœur de millions d'hommes qui nous demandent comme un pauvre au bord du chemin : "Dites, vous qui avez votre amour, les mains pleines de lumière, vous voulez bien donner encore cela pour nous ?" Ce petit Christ qui est au milieu de nous, ne pas le laisser seul travailler avec le Christ. Je ne veux pas que nous perdions ces jours, parce que nous oublierions de les prendre pour ce qu'ils sont : des jours pleins d'une grâce inconnue. »

Le texte ci-après est extrait du livre Henri Diffiné, mystique et guide spirituel : 1890-1978 *(publié aux Éditions Saint-Paul), que l'auteur, le P. Graffin s.j., a consacré à celui qui fut son ami.*

Mes maîtres : les enfants

L'esprit d'enfance a toujours été le fond de la spiritualité du Père Diffiné. Il écrivait déjà en 1924 :

« Une âme d'enfant, c'est un monde ; une âme d'enfant ne se conquiert pas à la pointe des baïonnettes, mais exige une délicatesse, un respect, une douceur... Je parle dans l'ordre divin, car, dans l'ordre humain, il suffit d'être bon et ferme, et d'aimer. »

Il tenait à faire lui-même le catéchisme, comme en témoigne [une] religieuse : « Il excellait, dit-elle, à interroger les enfants, à en tirer des réponses qui nous surprenaient : "Où cet enfant a-t-il pu trouver ça ?" » Quelques exemples:

« Quelle différence y a-t-il entre la volonté de Dieu et son bon plaisir ? – Sa volonté, faut la faire ! Son bon plaisir, c'est par complaisance. »

A une petite fille : « Qu'est-ce que la Sainte Vierge a ressenti quand l'ange Gabriel lui a annoncé quelle serait la Mère de Dieu ? – Eh bien, elle a été éblouie ! »

« Que veut dire ce mot de l'Évangile : "Tout est consommé" ? – Ça veut dire : "J'ai fait mon devoir jusqu'au bout." »

Plusieurs fois, il a rapporté, dans ses bulletins, ce récit du Curé d'Ars :

« Il y avait tout près d'ici, dans une paroisse du voisinage, un petit garçon qui était tout écorché sur son lit, bien malade et bien misérable. Je lui disais : "Mon pauvre petit, tu souffres bien !"

Il me répondit : "Non, Monsieur le Curé, je ne sens pas aujourd'hui le mal d'hier, et demain je ne sentirai pas le mal d'aujourd'hui.

– Tu voudrais bien guérir ?

– Non, j'étais méchant avant d'être malade ; je pourrais le redevenir ; je suis bien comme je suis."

Et le saint Curé d'Ars de conclure : "Nous ne comprenons pas cela parce que nous sommes trop terrestres. Des enfants en qui le Saint-Esprit réside nous font honte"… »

Il conservait dans son bréviaire la photo d'une enfant morte à 13 ans et disait à sa mère : « Tous les jours, je la prie. Elle m'aide dans mon ministère. C'est une grande grâce pour elle, elle est dans la lumière de Dieu. C'est une douleur pour vous, mais elle, elle est heureuse au ciel, c'est une petite sainte. »

Il avait cité aussi dans son Bulletin n° 187, de juillet 1950, l'exemple d'Emmanuel de V., élève du collège Saint-Louis-de-Gonzague, emporté à l'âge de 10 ans. Il refusait à sa maman un adoucissement à ses grandes souffrances : « Je veux souffrir pour le bon Dieu ». Sa mère lui disait : « Lorsque tu seras au ciel, mon petit Emmanuel, tu auras une très belle place auprès du bon Dieu. » Et le petit de répondre : « Oh ! maman, je te la donnerai. »

Déjà, en juillet 1933, il avait relevé les circonstances de la communion de la petite Lucette T., emportée à 10 ans par une méningite cérébro-spinale. Le Père lui porte Jésus à l'hôpital :

« Hélas, mon Père, elle n'a plus du tout sa connaissance.

– Mettons-nous à genoux, et récitons une dizaine de "Je vous salue Marie". »

Il se relève : « Lucette, aimez-vous le bon Jésus ?

– Oui, répond celle-ci, semblant se réveiller.

– Voulez-vous le recevoir dans la sainte communion ? »

Un regard de lumière illumine les yeux tout à l'heure hagards : « Oh ! oui, mon Père. »

Sans aucune difficulté, Lucette avale la sainte Hostie. Quelques instants de recueillement pendant lesquels le Père l'aide à faire son action de grâce, puis de nouveau, Lucette divague, elle n'a plus sa connaissance.

Le 28 janvier 1961, il s'était rendu à l'hôpital Saint-Jacques, au chevet de la petite Jacqueline Genève, emportée en quelques jours par un cancer au cou, et était revenu émerveillé de la ferveur de cette enfant. Deux jours avant sa mort, elle écrivait à une petite amie : « Je te remercie de la gentille lettre que tu m'as envoyée, je te remercie surtout parce que tu as de la peine que je souffre, mais, tu sais, si je souffre, c'est parce que le bon Dieu lui aussi a souffert quand il a été cloué sur la croix. » Le Père garda sa photo dans son bréviaire et la priait comme une sainte.

Des nouvelles d'Anne

D'une religieuse étudiante, le 24 juin 1990 : « Dans les jours qui ont suivi notre conversation – au cours de laquelle elle avait demandé que sa thèse pour laquelle elle éprouvait de multiples difficultés fût confiée à l'intercession d'Anne, – un concours de circonstances a fait que le blocage s'est défait et, malgré la fatigue persistante, la rédaction et mise en pages du texte a pu de nouveau se poursuivre. Maintenant, il n'y aura plus que des retouches mais la structure s'est faite avec solidité. Bien sûr, je continue de confier ce travail à la prière d'Anne pour qu'il

soit vraiment comme Dieu veut, mais je tenais à vous communiquer ceci et dire merci. » M. L. S.

De Mademoiselle D., Nice, le 11 mai 1990 : « Un foyer chrétien de mes amis a connu et connaît les pires épreuves. Pour comble, le mari fut atteint d'une hémorragie rétinienne. Angoissée pour eux, j'ai prié Anne de tout mon cœur, lui demandant d'obtenir que la rétine blessée ne garde aucune trace de l'accident. Or, l'angiographie ne laisse aucun doute : aucune cicatrice n'est visible, bien que l'hémorragie soit confirmée par du sang dans le corps vitré, qui subsistera plusieurs mois, et cause des troubles visuels. »

Du Père Rey-Mermet, le 8 juin 1990 : « Comment vous dire ma joie pour le décret sur l'héroïcité des vertus d'Anne de Guigné ? C'est une espérance que je vivais depuis le "miracle" qu'elle me fit à Noël 1939 ! »

Au dos d'un chèque de 250 F : « Pleurs de joie à l'annonce du décret. Anne, que je prie chaque jour depuis 1930 (et j'ai 90 ans !)... Anne vénérable, à qui je dois tant de grâces spirituelles dans mon sacerdoce. » Signé : J. A. P.

« Il y a quelques mois, je découvrais Anne de Guigné par la revue *Feu et lumière* ; à ce moment-là, le fils d'une amie venait d'être victime d'un accident de moto. Ses jours n'étaient pas en danger. Par contre, son passager, Philippe, âgé d'une vingtaine d'années, restait dans un profond coma avec des hémorragies cérébrales. Le pronostic restait très sombre. C'est à Anne que j'ai confié ce jeune. Non seulement il est sorti du coma, mais il retrouve toutes ses fonctions progressivement et son état continue de s'améliorer. Je ne le connais pas et les familles de ces deux jeunes entretiennent des relations assez froides. J'aurais aimé pouvoir vous donner plus de détails. » Signé : V.

« A la lecture de votre numéro spécial, si vous saviez comme je suis heureux d'apprendre qu'elle [Anne de Guigné] a enfin le droit au titre de vénérable. Pour moi, cela ne change rien, car au fond de moi-même, il y a longtemps que je le lui ai attribué, et ce, depuis que j'ai fait sa connaissance à la vitrine d'une petite librairie de Vendée.

Je me promenais avec un groupe de copains, j'étais à l'époque au séminaire et pour nous rafraîchir, nous étions entrés dans une église – là où se trouve le corps du Père de Montfort –, et c'est en sortant que nous nous sommes dirigés vers une

petite librairie afin d'y découvrir quelques nouveautés. Immédiatement, je fus frappé par le portrait d'une petite fille au visage d'ange, si je peux m'exprimer ainsi, car je n'ai jamais vu d'ange. Le titre et le nom étaient cachés, mais immédiatement j'ai voulu me procurer ce livre. Nous étions en 1953 et je n'avais pas d'argent sur moi. J'ai emprunté la somme et j'ai fait l'acquisition du trésor.

Le soir, négligeant un peu les devoirs de classe, j'ai dévoré le livre et ce fut pour moi une grande découverte, et très vite Anne et moi sommes devenus des amis. Mon caractère changeait et tout ce que j'entreprenais prenait un autre sens. Je ne suis pas allé jusqu'au sacerdoce, mais les choses n'étaient plus ce qu'elles étaient : je sentais près de moi une présence, une aide certaine dans les moindres détails.

Un jour, je lui ai confié un gros souci, mais sans arrière-pensée de recevoir de ma petite Anne quelque chose. C'était ma grande amie, ma petite Reine, et je lui confiai que ma mère (décédée depuis, en 1984) souffrait d'un ulcère et que tout ce mal l'empêchait de s'occuper de ses enfants – deux sœurs plus jeunes que moi, dont l'une de six ans à l'époque. Il s'agissait d'un ulcère variqueux. Les souffrances de ma mère étaient atroces ; malgré les traitements et visites chez des spécialistes, l'ulcère suppurait sans cesse et se creusait de jour en jour. Ma pauvre mère finissait par offrir sans se plaindre.

J'ai donc confié cette souffrance à Anne. Huit jours après cette confidence, je recevais une lettre de ma mère où elle me disait : "Tu sais, j'ai une bonne nouvelle à t'apprendre, mon ulcère ne me fait plus souffrir et même, je n'y comprends rien, il est refermé." Il ne s'est jamais rouvert depuis ce jour-là. Seule restait une petite plaque rose. J'ai compris qu'Anne m'avait discrètement fait la surprise. Il en était de même à chaque fois.

Mon ancien patron venait d'avoir un fils, hélas mal formé : le cœur compressé faisait qu'il devait, d'après le médecin, mourir vers l'âge de 7 ans. J'ai adressé à la famille une image avec un morceau de tissu ayant appartenu à Anne et, cette fois, j'ai prié Anne de faire quelque chose. Les 7 ans du petit sont arrivés et aujourd'hui, en 1990, il doit avoir 35 ans. Il vit normalement ; seule marque : il est bossu.

J'ai promis d'en parler autour de moi. Mme de Guigné et Demoise en furent immédiatement informées. Je suis allé à Annecy et à Cannes. Quand je parlais d'Anne à sa maman ou à M^lle^ Basset, elles me disaient : "Nénette est très discrète, elle ne fera jamais des choses éclatantes, elle aime passer inaperçue…". Je suis allé à Annecy plusieurs fois. Je suis allé voir le Chanoine Coffy qui, à l'époque, s'occupait de la cause d'Anne et je lui ai confié toutes ces grâces. Il y a été très attentif. » Signé : C. B.

« J'ai déjà acheté de nombreux livres par l'intermédiaire de l'Association Maria Goretti, et continue à en donner. Puis-je affirmer que j'ai éprouvé son grand secours... Je porte continuellement une image d'elle dans ma poche. Si seulement la petite Anne de Guigné devenait vite le grand modèle que la jeunesse, en particulier, ait sous les yeux pour la guider ! » Signé : W. H.

Le coin des livres

L'album *Anne de Guigné* du Père René Berthier (Éditions Fleurus), dont *Enfance et Sainteté*, dans son dernier numéro, annonçait la parution prochaine, est maintenant en vente, inaugurant la Collection *Jeunes Amis de Jésus*. Avec ses 48 aquarelles dues à C. Lhermey, qui illustrent joliment ces 32 pages au format 15 x 21 cm, cet album est parfaitement adapté aux enfants de 6 à 10 ans, auxquels il permet de connaître l'essentiel de la biographie d'Anne. On peut se le procurer dans toutes les librairies catholiques, au prix de 49 F.

A propos de la cassette où la mère d'Anne de Guigné raconte ses souvenirs sur sa fille et qu'annonçait notre dernier numéro, elle est maintenant disponible, au prix de 50 F l'unité, plus les frais d'envoi. S'adresser au Secrétariat des Sœurs Dominicaines, 16 avenue Isola Bella, 06400 CANNES.

Signalons aussi un article de R. Houdre, intitulé *Anne de Guigné face à sa mort*, qui vient de paraître dans le numéro 123 de septembre 1990 de *Chemins d'éternité*, Bulletin de l'Œuvre de N.-D. de Montligeon, La Chapelle-Montligeon, 61400 MORTAGNE-AU-PERCHE.

Directeur de la publication : Suzanne Roncin

Document recomposé et mise en page à partir d'un exemplaire original.
© 2012 Association des Amis d'Anne de Guigné.